que principal rédacteur de l'*Annuaire d'agriculture nationale*. On a de lui : *Chimie agricole sous une forme populaire* (Varsovie, 1846); *De la navigation à vapeur sur les rivières navigables du royaume* (1850); *Quelles sont, des petites ou des grandes propriétés foncières, celles qui sont les plus utiles à la prospérité publique?* (1850); *Vie de Stanislas Kotska* (1856); *Des institutions du crédit mobilier*, par Louis Tengoborski, nouvelle édition augmentée de la vie de l'auteur, d'une introduction et de notes (1857); *Lettres sur l'état où en est chez nous la question du servage*, le plus important des ouvrages de l'auteur (1858); *Résumé des matières les plus importantes contenues dans les vingt premiers volumes des Annuaires d'agriculture nationale* (1862, 2 vol.), etc.

GARBO (Dino DEL), l'un des plus célèbres professeurs de médecine du XIVe siècle. Il était fils d'un chirurgien distingué de Florence, nommé Buono. Il étudia la médecine à Bologne sous Taddeo. Devenu docteur, il remplaça son maître dans sa chaire de médecine en 1306. Appelé à enseigner à Padoue, en 1313, il ne resta dans cette ville que pendant quatre ou cinq ans, jusqu'à ce que les discordes civiles le forçassent de retourner à Florence. En 1320, il alla occuper la chaire de médecine à l'université nouvellement fondée à Sienne. Cette université n'ayant eu qu'une existence éphémère, Dino del Garbo s'établit de nouveau dans sa patrie, où il fut regardé comme un oracle. Sa mémoire est ternie par la part qu'il prit au meurtre juridique du malheureux Cecco d'Ascoli, qui fut brûlé vif comme sorcier. Il ne survécut pas longtemps à sa victime, car il mourut en 1327, quatre jours après le supplice de Cecco. L'intérêt qu'on peut espérer de trouver dans les livres de Dino del Garbo ne doit pas se mesurer sur la célébrité dont l'auteur jouit de son vivant; ils n'en peuvent offrir que comme monument de l'état déplorable de la médecine au commencement du XIVe siècle. En voici la liste : *Enarratio cautionis Guidonis de Cavalcantibus; De natura et motu amoris* (Venise, 1498, in-fol.); *Chirurgia; Tractatus de ponderibus et mensuris* (Ferrare, 1485); *Recollectiones in Hippocratem de natura fœtus* (Venise, 1502, in-fol.); *Expositio super canones generales de virtutibus medicamentorum simplicium, etc.* (1514, in-fol.).

GARBO (Thomas DEL), médecin italien, fils du précédent, mort en 1570. Il exerça la médecine à Florence, à Pérouse, à Bologne, acquit une grande réputation comme praticien et fit une fortune considérable. Il fut un des amis de Pétrarque. Ses principaux ouvrages sont : *Summa medicinalis* (Venise, 1521, in-fol.); *Consiglio contra la pestilenzia* (1572, in-8o); *Commentaria in libros Galeni de febrium differentiis, cum textu Galeni* (Paris, in-4o); *Expositio super capitulo de generatione embryonis III canonis, fen XXV Avicennæ* (Venise, 1502, in-fol.).

GARBO (Raffaellino DEL), peintre de l'école florentine. V. RAFFAELLINO DEL GARBO.

GARBON s. m. (gar-bon). Fauconn. Mâle de la perdrix.

GARBOTEAU s. m. (gar-bo-to). Ichthyol. Poisson du genre des ables. ‖ On dit aussi GARBOTIN.

GARBURE s. f. (gar-bu-re — de l'espagn. *garbias*, ragoût). Art. culin. Sorte de potage : *La* GARBURE *est un mets des provinces du midi de la France.* (Acad.) *Une bonne* GARBURE *est assurément la meilleure soupe que l'on puisse manger.* (L.-J. Larcher.)

GARCÆUS (Jean), astronome et théologien allemand, né à Hambourg en 1530, mort en 1575. Il étudia les mathématiques, l'astronomie, la théologie, et devint surintendant ou évêque protestant à Brandebourg. Il a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Tractatus de erigendis figuris cœli* (1555, in-4o); *De tempore seu de ortu et occasu stellarum fixarum* (1563); *Speculum firmamenti* (1565); *Harmonia de ratione institutionis scholasticæ* (1565); *Meteorologia* (1568); *Traité chrétien au sujet de l'âme* (1569), etc.

GARÇAILLE s. f. (ghar-sa-lle; *ll* mll. — péjor. de *garçon*). Fam. Garçon : *Comme si on n'aurait pas pu vous faire votre petite affaire, pendant que vous aviez les yeux bandés! grommela-t-il. Ah!* GARÇAILLES! GARÇAILLES! (P. Féval.) *Ecoutez! reprit-il, je vais vous donner deux de mes petites* GARÇAILLES. *Il appelait ainsi les grands drôles qui accompagnaient les héritiers dans les fiacres, pour les garder et leur bander les yeux.* (P. Féval.)

GARÇAO ou **GARCAM** (Pedro-Antonio CORREA), poëte qui partagea avec Ferreira le surnom d'**Horace portugais**, né à Lisbonne en 1735, mort en 1775. Il fut un des membres les plus distingués de l'académie des Arcades et contribua, comme rédacteur de la *Gazette de Lisbonne*, à la rénovation littéraire de son pays. Des articles satiriques insérés dans cette feuille contre le ministre Pombal le firent jeter dans une prison, où il mourut au moment où il allait être rendu à la liberté. Ses *Œuvres*, publiées à Lisbonne en 1778, ont été réimprimées plusieurs fois. Elles consistent en odes, sonnets, dithyrambes, épîtres, et une spirituelle comédie intitulée : *Assemblea*, dans laquelle se trouve la *Cantate de Didon*, chef-d'œuvre lyrique de l'auteur. Tous les écrits de Garçao sont remarquables par la correction et l'élégance du style, par la pureté du goût. Il s'efforça de réformer le théâtre portugais, qui était tombé dans une profonde décadence, et exposa les principes qu'il avait adoptés sur l'art dramatique dans une petite pièce, intitulée : *Theatro novo*.

GARÇAO STOCKLER (Francisco DE BORJA), général et mathématicien portugais, né à Lisbonne en 1759, mort en 1829. Il était neveu du précédent. Ses connaissances étendues le firent attacher de bonne heure à l'Académie des sciences de Lisbonne, dont il devint secrétaire. Il passa ensuite au Brésil, revint en Europe en 1818, fit un voyage à Paris l'année suivante, et, de retour en Portugal, il devint gouverneur et capitaine général des îles Açores, puis fut nommé baron de Laguna. Garçao a laissé la réputation d'un savant distingué. Il a publié *Obras de F. de Borja Garçao Stockler* (Lisbonne, 1805, 2 vol. in-8o), recueil de mémoires; *Ensaio historico sobre e origem e progressos das mathematicas em Portugal* (Paris, 1819, in-8o), ouvrage intéressant, où l'on trouve toutefois de regrettables lacunes.

GARCE s. f. (gar-se — anc. fém. de *gars*. S'écrivait autrefois *garse*). Fille nubile : *Le mâle est gars à quatorze ans, et la femelle est* GARCE *à douze.* (Montfaucon.) ‖ Fille en général : *Dionysius le tyran lui ayant présenté trois belles* GARCES, *afin qu'il en fît choix, il répondit qu'il les choisissait toutes trois.* (Montfaucon.) *C'est une fameuse* GARCE! *est un éloge peu compris que recueillit Mme de Staël dans un petit canton du Vendômois, où elle passa quelques jours d'exil.* (Balz.) ‖ Vieux, et usité aujourd'hui dans quelques provinces seulement.

— Pop. et bas. Femme débauchée : *Garçon est redevenu un mot honnête, et* GARCE *n'est plus qu'une injure grossière.* (L. Littré.) ‖ Le mot est malhonnête.

— Fig. Se dit de tout objet du genre féminin dont on veut se plaindre amèrement : *Cette* GARCE *de fièvre ne me quitte pas.*

— Métrol. Unité de poids employée dans l'Inde, et valant à Madras, en kilogrammes, 4535,44. ‖ Mesure de capacité usitée dans l'Inde, valant en litres à Madras 4916,97, et 366,36 à Pondichéry.

GARCÈS (Julien), prélat espagnol, né en Aragon en 1452, mort en 1547. Il se fit recevoir docteur en théologie à Paris, se livra à l'enseignement dans plusieurs couvents de l'ordre de Saint-Dominique, dont il faisait partie, acquit ensuite la réputation d'un prédicateur distingué et fut nommé par Charles-Quint, en 1519, évêque de Tlascala, au Mexique. Garcès se signala dans ce poste par son zèle apostolique, par son humanité, et termina ses jours au milieu des Indiens. On a de lui une *Lettre au pape Paul III en faveur des Indiens*, qui a été publiée dans l'*Historia provinciæ Mexic.* de Davila y Padilla.

GARCÈS DE MARCILLA (Ambroise), ingénieur espagnol, né vers 1815, mort en 1859. Entré, en 1834, à l'école du corps des ingénieurs, il en sortit, trois ans plus tard, avec le grade de lieutenant, prit part, sous les ordres du général Sanz, à la guerre contre les carlistes, fit partie, en 1848, de la commission chargée de visiter les différentes contrées de l'Europe, dans le but d'étudier leur organisation militaire, et parcourut successivement, en cette qualité, la France, l'Allemagne, le Danemark, la Russie, la Turquie et l'Italie. De retour en Espagne, il fut chargé de travaux importants, tels que la topographie de la province de Barcelone, l'établissement des télégraphes électriques de cette province, puis de la ligne de Saragosse à Barcelone, etc. On a de lui : *La télégraphie électrique* (1851); *Théorie de la grande guerre; Etudes sur la défense active des places*, etc.

GARCETTE s. f. (gar-sè-te — dimin. de *garce*). Très-jeune fille. ‖ Vieux mot.

— Ancienne coiffure apportée d'Espagne, dans laquelle on rabattait les cheveux sur le front.

— Mar. Tresse en bitord ou en fil de caret, qui sert à divers usages exigeant peu de longueur de cordage et beaucoup de solidité, et qui a servi longtemps à châtier les mousses et même les matelots : GARCETTES *de ris. Je crois me voir à bord, la* GARCETTE *à la main, distribuant mes ordres à tout mon équipage.* (Scribe.) *C'était un gabier, père de famille, qui venait de tomber à la mer, de l'extrémité d'une vergue, en serrant le nœud d'une* GARCETTE. (X. Marmier.)

— Techn. Petite pince pour épinceter le drap.

GARCHES, en latin *Garziachus*, village et comm. de France (Seine-et-Oise), cant. de Sèvres, arrond. et à 9 kilom. N.-E. de Versailles, sur un plateau élevé où abondent des sources d'eaux vives; 1,443 hab. Vignes, fruits, miel et cire estimés. Eglise du XIIIe siècle, la première qui ait été placée sous l'invocation de saint Louis, roi de France. Au hameau du Petit-l'Etang, hospice de la Reconnaissance, pour les ouvriers fondeurs, forgerons, serruriers, mécaniciens, etc.

Cet hospice a été créé par Michel Brézin, ancien fondeur, qui avait acquis une fortune de 4 à 5 millions par quarante années de travaux dans cette partie, et qui en a légué la presque totalité aux hospices de Paris. Cet établissement allait être construit et formé à Paris, bien que les intentions du testateur fussent de le placer dans sa maison du Petit-l'Etang, commune de Garches; mais, sur les réclamations de M. Aubernan, préfet du département, et celles de la commune de Garches, il a été définitivement placé dans cette commune, par arrêt de la cour royale de Paris, confirmé par la cour de cassation.

L'hospice de la Reconnaissance, établi à Garches, a pour but, selon les intentions de son fondateur, de servir de retraite aux ouvriers indigents âgés d'au moins soixante ans, qui justifieront de leur moralité et qui auront appartenu à l'un des états qui se rattachent directement ou indirectement à celui de fondeur. Il est sous la dépendance de l'administration des hospices de Paris, qui est appelée à prononcer les admissions, et qui y a fait construire des bâtiments destinés à recevoir au moins 300 lits.

GARCHIZI, bourg et commune de France (Nièvre), cant. de Pougues, arrond. et à 12 kilom. N.-O. de Nevers, sur la rive droite de la Loire; 1,622 hab. Fabrication de charrues; forges, fonderie, laminerie, tréfilerie. L'église, classée parmi les monuments historiques, est une belle construction byzantine du XIIe siècle. Les chapiteaux de la porte sont ornés de curieuses sculptures. La tour est d'un bel effet, quoique privée de sa flèche, que la foudre détruisit en 1750. A l'intérieur, copie d'une *Sainte Famille* de Murillo. Aux environs, restes de fortifications du château de Parzy, qui appartenait aux évêques de Nevers.

GARCIA Ier ou **GARCIAS FERNANDEZ**, comte de Castille, né à Burgos en 938, mort en 990. Il succéda à son père, Fernand Gonzalez. Il s'appliqua à faire le bonheur de ses sujets, ne se signala pas moins par sa magnanimité que par son courage, pardonna aux comtes de Velez, qui avaient jeté le trouble dans la Castille par leurs prétentions au pouvoir, pardonna également plus tard à son fils Sanche, qui s'était révolté contre lui, battit à trois reprises le général des Maures, Orduan, et remporta une victoire complète sur Almanzor, à Osma, en 984. Pour venger sa défaite, Almanzor envahit six ans plus tard la Castille. Garcia l'attaqua avec son impétuosité ordinaire, fut fait prisonnier et mourut des suites des blessures qu'il avait reçues.

GARCIA II, comte de Castille, né en 1008, mort en 1028. Il était fils de don Sanche, à qui il succéda en 1022. Malgré sa jeunesse, il comprima une révolte suscitée par l'ambitieuse famille de Velez, montra des talents au-dessus de son âge, se fit chérir de son peuple, et périt assassiné par un des Velez, en allant à la rencontre de sa cousine, fille du roi de Navarre, à laquelle il était fiancé. La mort de ce prince fut vengée par D. Garcia, son oncle et son successeur, qui fit brûler vifs ses meurtriers.

GARCIA ou **GARCIAS III**, roi de Navarre, né à Tudela en 958, mort en 1001. Il était fils de D. Sanche II, à qui il succéda en 994. Il se signala par ses succès sur les Sarrasins, se ligua avec le comte de Castille et le roi de Léon contre Almanzor, qui menaçait de soumettre l'Espagne entière au joug des mahométans, le rencontra à Caltanazar, et le vainquit dans une bataille fameuse, où 50,000 Maures mordirent la poussière. Bien que d'un grand courage, Garcia éprouvait, en allant au combat, un tremblement convulsif qui l'avait fait surnommer le *Trembleur*. C'est lui, dit-on, qui, à ce sujet, prononça ces paroles attribuées à plusieurs hommes de guerre : « Mon corps tremble du péril où mon courage va le porter. »

GARCIA (Alexis), aventurier portugais, né dans l'Alentejo en 1485, mort en 1526. Il partit, vers 1515, pour l'Amérique du Sud, explora le Rio-de-la-Plata, le Parana, l'Uruguay, acquit une connaissance profonde des mœurs et des idiomes des peuplades qui habitaient les contrées arrosées par ces cours d'eau, et rendit de grands services aux Européens qui venaient commercer dans ces parages. Vers 1524, accompagné de trois Portugais, de son fils, âgé de quatorze ans, et d'un certain nombre d'Indiens Tupis et Guaranis, il s'avança au delà du Paraguay, découvrit la région connue sous le nom de Matto Grosso, pénétra jusqu'aux Andes, et périt assassiné par les Indiens de sa suite.

GARCIA ou **GARZIA** (Grégoire), missionnaire et dominicain espagnol, né à Cozar (Andalousie) en 1554, mort en 1627. Il alla prêcher la foi catholique au Pérou et au Mexique, revint en Europe au bout d'une dizaine d'années, et fut nommé lecteur de théologie au couvent de son ordre, à Baeça, où il mourut. On a de lui : *Origen de las Indias del Nuevo Mundo y Indias occidentales, etc.* (Valence, 1607, in-8o), curieux ouvrage dans lequel il cherche à montrer que l'Amérique a été peuplée originairement par des Hébreux, puis par des migrations de différents peuples; *Prédication del Evangelio en el Nuevo Mundo viviendo los apostoles* (Baeça, 1625, in-8o).

GARCIA (Manuel-del-Popolo-Vicente), chanteur et compositeur distingué, né à Séville le 22 janvier 1775, mort à Paris le 2 juin 1832. Il débuta dans la carrière musicale à six ans, comme enfant de chœur de la cathédrale de Séville, et borna d'abord son ambition à l'exécution de la musique d'église. Quand il eut atteint sa dix-septième année, le directeur du théâtre de Cadix l'engagea dans sa troupe et le fit débuter. Le jeune homme avait déjà une voix bien timbrée, pleine de promesses; mais sa gaucherie excita chez les spectateurs un sourire de compassion. On ne prévoyait certes pas les imprécations d'*Otello* et les élégances impies de *Don Juan*. Il fut cependant accueilli avec acclamation à Madrid, en dépit des imperfections de son talent. Il profita de cet engouement généreux pour faire passer quelques opéras-comiques, dont le plus remarquable est *El poeta calculista*, dans lequel se trouve le fameux chant national espagnol : *Yo che son contrabandista*, tant contesté à son auteur. Garcia, couvert d'applaudissements, ne se contentait pas d'être *prophète en son pays* et d'avoir renversé un des préjugés les plus enracinés du monde; il rêvait une autre scène, un peuple plus difficile, un auditoire plus savant et des rôles plus sérieux. Paris, il lui fallait Paris, et les roses que ses compatriotes répandaient sous ses pas n'avaient plus de parfum pour son odorat blasé. Paris! Il y arriva bientôt, et, dans son impatience de se montrer, il osa frapper à la porte du Théâtre-Italien, bien qu'il n'eût jamais chanté la langue italienne. Il débuta, le 11 février 1808, dans la *Griselda*, de Paër, et ce début fut un triomphe. Sa verve, qu'on pourrait familièrement appeler endiablée; son audace irrésistible, pleinement justifiée par l'éclat de ses qualités; sa fougue passionnée, dérobaient à l'attention les lacunes de son éducation musicale, et son génie instinctif lui faisait esquiver toutes les difficultés. Cette chaleur communicative semblait rayonner sur ses camarades, et leur donner la vie qui manquait jusque-là aux artistes italiens, si froids et si indifférents à la mimique. Garat disait : *J'aime la fureur andalouse de cet homme!* Paris le posséda deux ans, et ce ne fut qu'en 1811 qu'il se rendit en Italie. Turin, Naples et Rome l'applaudirent avec enthousiasme, et Murat le nommait, en 1812, premier ténor de la musique particulière de sa chapelle. C'est alors que le chanteur se mit à étudier sérieusement la vocalisation. Anzani, un des meilleurs ténors de l'école italienne, lui donna des leçons, et lui enseigna la tradition pure des grands artistes du XVIIIe siècle, que Garcia devait transmettre à ses élèves. En 1812, il fit jouer au théâtre de San-Carlo, de Naples, son opéra le *Calife de Bagdad*, qui eut beaucoup de succès. Par un heureux hasard, il fit la rencontre de Rossini, qui écrivit pour lui le rôle de l'*Elisabetta*. Le compositeur avait trouvé son chanteur, et tous deux sentirent qu'ils seraient nécessaires l'un à l'autre. Avec quelle grâce et quelle finesse Garcia interprétait Almaviva dans *il Barbiere di Seviglia!* Vers la fin de l'année 1816, Garcia opéra sa rentrée au Théâtre-Italien de Paris, alors dirigé par Mme Catalani, en qualité de premier ténor. Les habitués de cette scène lyrique constatèrent avec bonheur les immenses progrès de sa voix. Tour à tour il charma le public dans les rôles de *Paolino*, dans *il Matrimonio segreto*, dans *Cosi fan tutte*, de Mozart, dans l'*Italiana in Algeri*, de Rossini. Mais ces victoires répétées portèrent ombrage à la puissante directrice du théâtre. Elle s'opposa désormais aux succès de celui qui faisait la fortune et la vogue de son théâtre, et avec une ténacité féminine, augmentée d'une imprudente jalousie, elle lui marchanda les occasions de se produire, le tourmenta tellement enfin, qu'il fut forcé de rompre son engagement avec l'administration et de partir pour l'Angleterre (1817). Les Anglais, heureux de le posséder, le couvrirent de couronnes et lui firent oublier pour un moment l'ingratitude de Mme Catalani; pour un moment, car il mettait au-dessus de tout les applaudissements qu'il obtenait sur la scène française. Aussi ne tarda-t-il pas à y faire sa rentrée, en 1819, dans *il Barbiere*, qu'on y entendait pour la première fois, et qui inaugura l'ère rossinienne en France. Pendant cinq ans, de 1819 à 1824, il nous resta, et ce furent aussi les plus belles années de son magnifique talent. *Otello, Almaviva, Don Juan*, les trois fleurons de sa couronne artistique, n'ont jamais rencontré un plus puissant et plus sublime interprète. Tamberlick seul, dans *Otello*, s'est mesuré sans désavantage avec Garcia. C'est en 1824 que Garcia présenta sur un théâtre de Londres sa fille Maria, qui devait être plus tard la célèbre Malibran.

Notre artiste avait parcouru l'Europe entière. Partout acclamé, il éprouva le désir de visiter l'Amérique, et il partit avec une troupe composée d'excellents acteurs et chanteurs, tels que Crivelli, ténor, Manuel Garcia et Angrisani, bouffes chantants, Rosich, *buffo caricato*, Mmes Barbieri, Garcia, et sa fille Maria. Cette compagnie débuta à New-York. Rien ne pourrait peindre l'enthousiasme des Américains, et il se traduisit (pécuniairement parlant) d'une manière si avantageuse, que Garcia conçut le projet de s'établir dans cette ville à poste fixe. Malheureusement, la rigueur du climat apportait à son organe certaines altérations qui l'alarmèrent justement. Il ne discontinua cependant pas, et l'argent afflua avec une nouvelle intensité. Se trouvant assez riche pour regagner l'Europe et y passer en paix le reste de sa vie, il se fit escorter de Mexico à la Vera-Cruz, où il devait s'embarquer. Toutes ces précautions n'empêchèrent pas son convoi d'être pillé, et ce fut à grand' peine qu'il revint à Paris, pauvre, mais non découragé. Il ouvrit des cours de chant, qui furent assidûment suivis par un grand nombre d'artistes et d'amateurs distingués, et, de temps en temps, il reparaissait sur la scène dans les rôles de *Don Juan* et d'*Almaviva*. Mais sa voix, profondément fatiguée, ne rencontra plus dans le public les chaleureuses sympathies d'autrefois, et lui-même sentit que sa carrière de chanteur était terminée. Il se livra dès lors à l'enseignement et à la composition, jusqu'à sa mort (2 juin 1832). On pourrait dire que Garcia n'a pas eu de rival comme acteur et comme chanteur. Cette réunion étonnante de qualités scéniques s'est rarement rencontrée à un pareil degré chez un individu. Un jour, c'était l'élégant *Almaviva*, si leste et si grand seigneur, ou bien *Don Juan* lançant sa sérénade insolemment railleuse; le lendemain apparaissait le sauvage *Otello*, rugissant et secouant sa chevelure noire dans un terrible accès de furieuse jalousie. Quelle satanique insolence dans ce *Don Juan* qui défie le ciel, un pied sur le cadavre d'un père, la main appuyée sur le mur « *chaud encor du viol d'un enfant!* » Ne dirait-on pas Satan précipité du ciel, et lançant dans sa chute, vers cette demeure à jamais perdue, un regard de haine dédaigneuse et d'infernale ironie? Qui pourra jamais nous rendre Garcia?

Comme compositeur, Garcia occupe un rang bien inférieur. Sans nier le mérite ni contester le succès du *Califo di Bagdad* à Naples et de quelques autres partitions, rien n'a survécu des quarante opéras ou opéras-comiques qu'il a fait représenter, tant en France qu'en Italie, en Angleterre et en Amérique. Il abusait de sa facilité de composition, et acceptait sans contrôle toutes les idées musicales qui se présentaient à sa plume. Aussi se consolait-il facilement de la chute de certains ouvrages, en raison du peu de travail qu'il s'était donné pour les faire. Du reste, le chanteur compense largement le compositeur, et un bel opéra n'eût, pour ainsi dire, rien ajouté à sa gloire.

Les meilleurs élèves de Garcia sont : Mme Malibran, Mme Viardot, ses filles; Mmes Rimbaut, Méric-Lalande, Favelli et Merlin; MM. Adolphe Nourrit, Géraldy et Manuel Garcia, son fils.

GARCIA (Manuel), chanteur et professeur de chant, fils du précédent, né en 1805. Il étudia d'abord la musique à Madrid et à Paris sous différents maîtres peu connus; à l'âge de quinze ans, il prit de M. Fétis quelques leçons d'harmonie. A la même époque, Vicente Garcia avait commencé l'éducation vocale de son fils, éducation qu'interrompit presque à l'origine le départ de la famille pour New-York. Les nécessités du répertoire contraignirent Manuel à remplir les rôles de seconde basse, malgré son peu d'expérience et comme chanteur et comme acteur. De retour en Europe, Manuel, dont la voix avait toujours été mauvaise, renonça pour toujours au théâtre, et seconda son père dans le cours de chant que ce dernier avait ouvert à Paris. Manuel étudia sérieusement la conformation de l'organe vocal, les limites des différents registres, le mécanisme de l'appareil laryngien dans le chant, et présenta sur ce sujet, en 1840, à l'Académie des sciences, un *Mémoire sur la voix humaine*, qui lui valut les félicitations de l'Institut. Nommé professeur de chant au Conservatoire de Paris, M. Garcia publia un *Traité complet de l'art du chant en deux parties*, écrit à l'usage de ses élèves et surtout des professeurs, excellent ouvrage théorique, dans lequel abondent des idées aussi justes que neuves, jointes à une démonstration irréfutable. Dans le cours de son enseignement, ce professeur a formé, entre autres élèves : Mme Eugénie Garcia, sa femme, la célèbre Jenny Lind et Mlle Nissen. Vers 1850, il s'est démis de son emploi au Conservatoire de Paris, et s'est fixé à Londres, où il continue d'une manière brillante l'enseignement du chant.

GARCIA (Eugénie), femme de Manuel Garcia, née à Paris vers 1818. Elle se fit entendre avec le plus grand succès sur les théâtres d'Italie, de 1836 à 1839; figura, en 1840 et 1841, au nombre des artistes de l'Opéra-Comique de Paris; fut engagée à Londres les deux années suivantes, et, enfin, termina sa carrière musicale à Milan, en 1846. Retirée du théâtre, et séparée de son mari, elle s'est fixée à Paris, où elle y professe le chant.

GARCIA (Maria). V. MALIBRAN (Mme).

GARCIA (Pauline). V. VIARDOT (Mme).

GARCIA-GUTIERREZ (Antonio), auteur dramatique espagnol, né à Chiclana en 1812. Il avait commencé ses études médicales à Cadix; mais il ne tarda pas à y renoncer pour suivre le penchant qui l'entraînait vers la poésie. Il eut d'abord à lutter avec la misère; les articles qu'il réussissait à faire insérer dans les journaux lui rapportaient à peine de quoi suffire à ses besoins les plus pressants, et ses premiers essais dramatiques furent refusés par les directeurs de théâtre. En 1836, il réussit cependant à faire représenter au théâtre del Principe, à Madrid, sa tragédie *El Trovador*, qui excita le plus vif enthousiasme et fit aussitôt de Garcia l'auteur favori du public madrilène. Parmi les pièces qu'il fit jouer ensuite, celle qui a pour titre : *El encubierto de Valencia*, obtint seule un succès franchement dessiné; les tragédies *El page* et *La campana de Huesca* ne furent pas accueillies favorablement, malgré les beautés réelles qu'elles renferment. Le poëte, mécontent de voir son talent méconnu, s'embarqua, en 1844, pour l'Amérique, où il habita d'abord à Cuba, et plus tard à Mérida, dans le Yucatan. A son retour en Espagne, il fut nommé membre de la junte supérieure des théâtres, et chargé par le ministère d'une mission à Londres. Il continua de travailler pour le théâtre. Parmi ses œuvres de cette époque qui obtinrent le plus de succès, il faut citer en première ligne les tragédies intitulées : *Simon Bocanegra*, et surtout la *Venganza catalana*. M. Garcia-Gutierrez est incontestablement l'auteur dramatique le plus remarquable de l'Espagne à notre époque. Il surpasse tous les autres poëtes par son talent à manier le vers, et ses drames abondent en passages lyriques d'une rare beauté. Cependant, ses poésies lyriques, qu'il a réunies sous le titre de *Luz y tinieblas* (*Lumière et ténèbres*) (Madrid, 1861, 2 vol.), ne s'élèvent pas au-dessus d'une honnête médiocrité.

GARCIA DE MASCARENHAS (Braz), poëte portugais, né à Avo (province de Beira) en 1596, mort en 1656. Il était encore sur les bancs de l'université de Coïmbre lorsque, par suite d'une passion amoureuse, il se battit en duel et fut jeté en prison. Etant parvenu à s'échapper, il gagna, sous des habits de pèlerin, les frontières d'Espagne, fut attaqué en route par des brigands, finit par arriver à Madrid, où il séjourna une année; puis, poussé par le désir de revoir son pays, il s'embarqua à Cadix. Pendant la traversée, Garcia tomba entre les mains des Barbaresques. Fort heureusement, il se vit bientôt après délivré par les Hollandais, et continua sa vie errante, sa vie d'aventures, à travers l'Italie, la France et l'Espagne, jusqu'en 1614. A cette époque, il passa au Brésil avec le grade de sous-lieutenant, s'y battit contre les Hollandais pendant neuf ans, puis retourna en Portugal et fut nommé gouverneur d'Alfaiates. Une correspondance amicale, qu'il eut alors avec un officier espagnol, le fit accuser d'avoir pris part à une conspiration fomentée par la cour d'Espagne, dans le but de replacer sous le joug de cette puissance le Portugal, qui venait de s'en affranchir. Emprisonné, comme coupable du crime de haute trahison, dans la tour de Sabugal, Garcia était menacé d'une longue détention. Il résolut de s'adresser à Jean IV pour lui exposer sa situation et lui faire connaître son innocence. Il voulait composer en vers une lettre au roi; mais il lui manquait le papier, la plume et l'encre nécessaires. Fort heureusement, on lui avait laissé une *Flos sanctorum*, et rien ne rend ingénieux comme la captivité. Garcia eut l'idée de découper les lettres de cet ouvrage; puis, sur une feuille blanche arrachée du livre, il colla une à une toutes les lettres nécessaires à la rédaction de son épître, qu'il fit parvenir à Jean IV par l'intermédiaire d'un soldat. Le souverain, convaincu de sa loyauté et charmé de ses vers, lui fit rendre sur-le-champ sa liberté et son gouvernement, lui donna un grade supérieur, et le nomma par la suite inspecteur de la cavalerie du district d'Esgueiro. Sur la fin de sa vie, Garcia se retira dans le lieu où il était né, et termina paisiblement son existence. Il avait composé des élégies intitulées : *Ausencias brasileiras*, des romances, des sonnets, plusieurs drames religieux, qui furent très-applaudis, et un poëme intitulé : *Viriato tragico*. Comme il ne fit rien imprimer de son vivant, presque toutes ses poésies ont été perdues. Le seul ouvrage de longue haleine qui nous reste de lui est le *Viriato*, en vingt chants et en octaves, publié pour la première fois à Coïmbre, en 1699, in-4o, et réédité à Lisbonne en 1854. Cet ouvrage, dont le héros est Viriathe, qui défendit l'indépendance de la Lusitanie contre les Romains, contient des beautés de premier ordre, des images brillantes, des pensées heureuses exprimées en un style coloré, en une versification élégante, harmonieuse, parfois sublime. Quelques critiques placent ce poëme immédiatement après les *Lusiades*, de Camoëns.

GARCIA DE PAREDES (don Diego), célèbre capitaine espagnol, né à Truxillo en 1466, mort en 1530. Il appartenait à une illustre famille. Dès l'âge de douze ans, il apprit le métier des armes en se battant contre les Portugais avec son père. D. Diego se fit remarquer de bonne heure, non-seulement par son courage, mais aussi par sa haute taille et par sa force extraordinaire. Si l'on en croit les chroniqueurs, il était encore adolescent qu'il arrêtait d'une seule main une roue de moulin dans son mouvement le plus rapide. En 1485, il fit, avec son père, la guerre contre les Maures, se lia d'amitié avec Gonzalve de Cordoue, et prit une part brillante aux siéges de Ronda, de Malaga et de Grenade, sous Ferdinand V, qui l'arma chevalier de sa propre main. Après la mort de son père, don Diego passa en Italie, se rendit à Rome, auprès du pape Alexandre VI, son parent, entra dans la garde papale, battit les troupes des Orsini et s'empara presque seul de Monte-Fiascone, puis rejoignit l'armée espagnole, qui faisait le siége d'Ostie, et décida la prise de cette ville par un coup de main hardi. De retour en Espagne, il fut chargé d'aller rejoindre en Sicile, avec un corps de troupes, l'armée de Gonzalve de Cordoue, chargée de disputer le royaume de Naples au roi de France, Louis XII. Bientôt après, il conduisit des secours aux Vénitiens, qui, sous les ordres de Pezarro, essayaient de reprendre Céphalonie, tombée au pouvoir des Turcs. Là, toujours au dire des chroniqueurs, il s'illustra par des hauts faits tellement extraordinaires, qu'ils tiennent de la légende. En 1501, don Garcia retourna en Italie, où il continua le cours de ses exploits. Il prit Faenza aux Orsini, Cosenza, Manfredonia, Canosa, Rufo aux Français, se battit à Seminara (1503), à Cérignole, poursuivit Louis d'Ars et soumit le duché de Sora. De retour en Espagne, il se maria (1508); mais, incapable de repos, il alla, deux ans plus tard, se battre pour l'empereur Maximilien contre les Vénitiens, continua à prendre part à toutes les guerres de l'époque, se conduisit brillamment à Pavie (1525), dans l'armée de Charles-Quint, qui le créa chevalier de l'Eperon d'Or, et mourut des suites d'une chute de cheval, après avoir assisté à quinze batailles, dix-sept siéges, et reçu onze blessures. Garcia de Paredes est resté un des hommes de guerre les plus populaires de l'Espagne. A une bravoure indomptable, il joignait une loyauté, une franchise, un désintéressement qui l'ont fait comparer à notre Bayard, avec qui il offre, en effet, de grandes analogies, tant par son caractère que par ses prouesses. Il avait écrit lui-même sa *Vie*, pour l'instruction de son fils Sanche. Pulgar l'a insérée dans son recueil intitulé : *Los claros varones de España* (1543).

GARCIA SUELTO (Thomas), médecin et écrivain espagnol, né à Madrid en 1778, mort en 1816. Il s'attacha au parti français pendant la guerre d'Espagne, reçut le titre de médecin ordinaire de l'armée française, et se réfugia à Paris lors de l'évacuation du pays par notre armée (1814). Ses compatriotes lui doivent des traductions des *Recherches sur la vie et la mort*, de Bichat (1804); de l'*Anatomie médicale*, de Portal (1805); de l'ouvrage de Humboldt sur le *Galvanisme* (1810), etc. Garcia Suelto fut un des rédacteurs du *Semanario erudito de ciencias* et de la *Bibliothèque médicale*, où il a inséré plusieurs mémoires.

GARCIA VAZQUEZ (Santiago), médecin espagnol, né à Lucena, province de Cordoue, en 1817. Il fit ses études à Madrid, fut attaché, dès 1836, comme aide-major, à l'armée du Nord, avec laquelle il assista à la bataille et au siége de Peñacerrada, et, après s'être fait recevoir, à Barcelone, docteur en chirurgie et en médecine, il fut successivement placé à la tête des hôpitaux militaires de Palma, de Saragosse, de Lerida et de Pampelune. Il prit aussi part à l'expédition de Catalogne, se signala à Lérida pendant l'épidémie cholérique de 1855, et fut nommé, peu après, premier médecin de l'hôpital de Badajoz. On a de lui : *Réflexions cliniques sur le choléra morbus, les fièvres intermittentes et autres maladies; Considérations pratiques sur l'étiologie; Description médico-topographique de la ville de Ceuta; De l'âge le plus convenable pour entrer au service militaire*; enfin, une foule de mémoires sur différentes questions d'hygiène et de médecine militaire. Il a, en outre, été l'un des collaborateurs les plus actifs du journal *la Gazette et le siècle médical*.

Garcia du Châtaignier (*Garcia del Castañar*), drame en vers que les Espagnols regardent comme le chef-d'œuvre de Francisco de Rojas (XVIIe siècle). Quoique ce ne soit pas, à proprement parler, un drame historique, il se rattache à l'histoire par sa donnée. Dans les troubles de la minorité d'Alphonse XI, deux familles puissantes, la maison des Lara et celle des Cerda, essayèrent de s'emparer du trône de Castille, auquel, du reste, elles avaient des prétentions fondées. Le comte Garcia-Bermudez voulait placer la couronne sur la tête de don Sanche de la Cerda; mais les partisans d'Alphonse réussirent à le faire prisonnier, à l'alcazar de Burgos; don Sanche s'enfuit avec une fille de deux ans qu'il avait. Le comte Garcia fut délivré par sa femme, qui, demandant à le voir, introduisit une lime dans ses cheveux et put scier ses fers; il se cacha dans les montagnes de Tolède, ayant changé, dit le poëte, « ses brodequins en souliers et la soie en peau de bêtes, » y élevant en paysan un fils unique, le héros du drame, qu'au lit de mort il recommanda au comte d'Orgaz. Celui-ci, avec les diamants et les bijoux sauvés par Garcia-Bermudez, acheta au jeune homme un magnifique domaine, *le Châtaignier*, à cinq lieues de Tolède, lui fit épouser la descendante des La Cerda, qui ignorait elle-même sa haute naissance, et s'attacha à faire vivre ce couple heureux, ignoré du roi et de la cour, dans la riche aisance du fermier plutôt que du grand seigneur. Les richesses de Garcia du Châtaignier étaient considérables, et le poëte s'est plu, en mainte occasion, à décrire l'abondance et le calme de cette maison patriarcale, en opposition avec les intrigues, les soucis de la cour de Tolède. Lorsque Alphonse XI résolut de porter la guerre à Algésiras, contre les Maures, suivant la coutume, chaque grand seigneur, chaque riche propriétaire contribua en hommes, en argent, en munitions. Le don de Garcia du Châtaignier fut si considérable, que le roi s'en émerveilla et demanda au comte d'Orgaz, voisin de ce domaine, quel était ce riche fermier. Les réponses du comte, qui lui cacha naturellement quelle était la naissance de Garcia, piquèrent la curiosité du monarque; il résolut d'aller à la ferme, en chasseur inconnu, et de voir par ses yeux ce zélé patriote. C'est ici que s'ouvre véritablement le drame. Un des chasseurs qui accompagnaient Alphonse s'éprend vivement de la belle fermière; quant au roi, que l'histoire a surnommé le *Chaste*, il est tout entier à la réception vraiment royale que fait à ses hôtes Garcia du Châtaignier. Celui-ci a été averti par le comte d'Orgaz que l'un des chasseurs est le roi; mais, par une méprise, il attribue ce rang à un simple courtisan, don Mendo, celui précisément qui s'est épris de sa femme. Le roi lui demande s'il veut suivre les gentilshommes à la guerre, lui offre un emploi à la cour : « J'aime mieux, dit Garcia, sortir à la première aurore, prendre mon fusil et voir lever à mes chiens une compagnie de perdrix. » Le roi se retire, enchanté de la réception et du caractère de son hôte, mais n'ayant pu le décider à devenir un grand personnage. Cependant, don Mendo poursuit de ses tendresses, et même de ses provocations un peu libres (se gêne-t-on avec une paysanne?) la femme de Garcia. Un jour qu'il sait celui-ci à une chasse au sanglier, il accourt à la ferme; il y trouve Garcia, qu'un contre-temps a ramené chez lui. Garcia reconnaît celui qu'il prend pour le roi, et, quoique ne doutant pas de ses intentions coupables, il l'éconduit poliment, mais fermement. Cette scène est véritablement admirable; l'indignation contenue par le respect, la douleur qui ne fait pas bouger un muscle sur cette face de bronze sont rendues avec une grande vérité et une grande puissance. Le roi parti, il se résout à tuer sa femme, en la vertu de laquelle il a pleine confiance, mais que le pouvoir royal parviendrait à lui arracher; au moment de frapper, la force lui manque, il tombe évanoui. Appelé, quelques jours après à Tolède, à la cour d'Alphonse, il refuse de se rendre en présence du roi; mais, forcé enfin de paraître, en se prosternant devant le souverain, il reconnaît sa méprise, d'autant plus facilement que don Mendo est auprès du trône. La cérémonie achevée, Garcia fait un signe au courtisan, qui le suit derrière une porte; on entend le bruit d'un corps qui tombe, et Garcia reparaît, remettant au fourreau son poignard plein de sang. « J'ai fait justice, » dit-il. Et il raconte au roi comment il a épargné don Mendo, croyant avoir affaire à Alphonse en personne, à sa ferme du Châtaignier. En même temps, il apprend au roi qui il est, et il apprend lui-même qu'il a épousé, sans le savoir, de la main du comte d'Orgaz, la fille unique des La Cerda. Alphonse pardonne aux deux descendants des proscrits.

Il règne dans tout ce drame une très-grande élévation d'idées et de caractères, et les peintures de la vie champêtre, de la vie véritable, sont bien supérieures aux fades pastorales, pour lesquelles le goût espagnol a eu longtemps une si tendre prédilection.

GARCIAS LASSO, ou, par abréviation, **GARCILASSO DE LA VEGA**, célèbre poëte espagnol, homme de guerre, né à Tolède en 1503, mort à Nice en 1536. Il suivit Charles-Quint en Italie, assista à la bataille de Pavie (1525), à la défense de Vienne contre Soliman, au siége de Tunis (1535), où il fut blessé grièvement; prit part à la malheureuse expédition de l'armée impériale en Provence, et fut mortellement blessé à l'attaque de Fréjus. Au milieu du tumulte d'une vie d'aventures et de combats, Garcilasso trouva des loisirs pour cultiver la poésie, et, par un contraste remarquable, ce vaillant capitaine a mis dans ses compositions une grâce pure et mélancolique, une douceur pastorale et une élégance un peu efféminée. Il introduisit dans sa patrie le goût littéraire des Italiens, et produisit une véritable révolution dans la vieille poésie castillane, révolution qui devait d'abord donner de brillants résultats, mais amener ensuite une prompte décadence. Imitateur de Pétrarque, de Bembo, de Sannazar, et quelquefois de Théocrite et de Virgile, il garde cependant une physionomie originale au milieu de tous ses emprunts. Ses sonnets, ses *canciones*, ses épîtres et ses pastorales ont été publiés un grand nombre de fois. L'édition la plus estimée est celle de Madrid (1765, in-16).

GARCIAS LASSO DE LA VEGA Y VARGAS (Sébastien), capitaine espagnol, un des conquérants du Pérou, né à Badajoz, mort à Cuzco en 1559. Il se rendit au Mexique, où il prit du service sous Fernand Cortez, reçut le commandement d'une compagnie d'infanterie dans l'expédition que fit Alvaredo pour s'emparer du Pérou (1534), passa avec ce chef sous les drapeaux de Pizarre, et servit fidèlement ce dernier dans ses guerres contre Manco Inca. A la tête de 300 hommes il battit 10,000 Indiens près de Lima, puis 25,000 à Rumichaca. Garcias Lasso prit ensuite une part importante à la bataille de Salinas, dans laquelle Almagro fut battu par Pizarre, reçut le gouvernement d'un vaste territoire dans le pays des Charcas Tapacquois, se fit aimer des indigènes, qu'il traita avec humanité, assista à la bataille de Chupas, livrée en 1542